Document generated on 06/04/2025 6:16 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Portrait de dos

Pierre Ouellet

Number 141, Spring 2011

URI: https://id.erudit.org/iderudit/62506ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Ouellet, P. (2011). Portrait de dos. *Lettres québécoises*, (141), 5–5.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Portrait de **dos**

Vivre dans l'ombre de ce qu'on écrit. Dans le retrait de l'œuvre qui s'élabore seule, sous un nom propre, bien sûr, mais sans visage, sans figure : dans un monde sans histoire, une vie sans vécu… ces choses obscènes qui s'exhibent à la une des magazines, sur les écrans de télé ou les pages de *Facebook*. Partager la solitude de l'œuvre, solidaire de tous les esseulés dont la vie nous reste inconnue, qu'on peut dès lors imaginer, inventer de *a* à *z* tout en restant fidèle à cette « inconnue » dont chaque destin est l'équation. Voilà ce qu'on cherche quand on écrit… parce que vivre ne suffit pas : *une* histoire, *un* visage, ce n'est jamais assez. Un seul destin, c'est comme n'en avoir aucun. On écrit pour s'en donner mille et un : tant de faces où la vraie vie s'efface, raturée, caviardée, tant de vies où la sienne s'évanouit ou se transmue, révisée, augmentée, prenant des proportions où elle devient la vie de n'importe qui, nouveau héros d'une épopée dont rien ni personne ne peut être l'auteur.

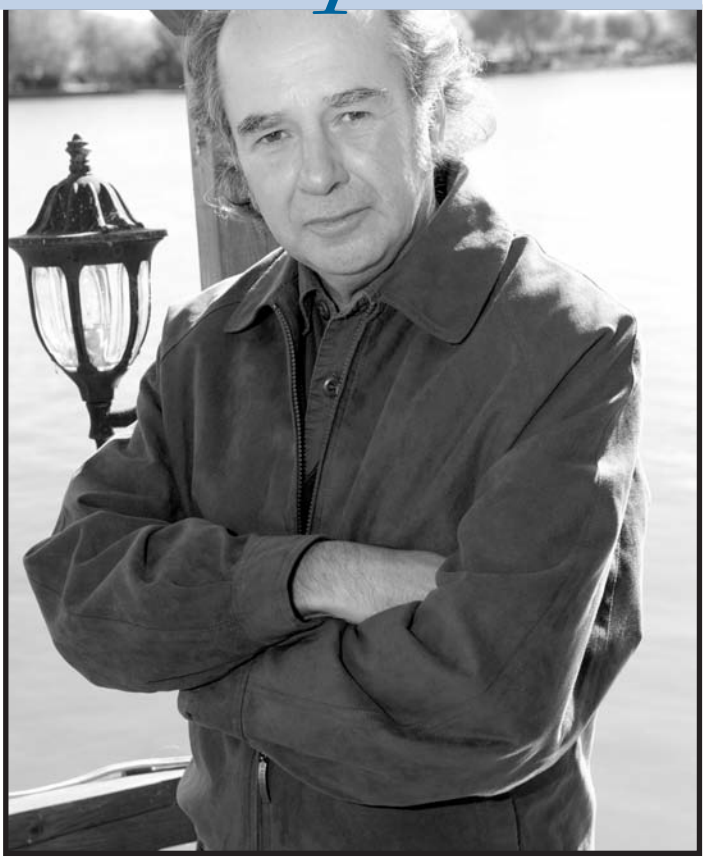
J'ai écrit. Je n'y reviens pas. On ne se retourne pas quand on va jusque-là : rompre les amarres avec sa vie, s'amarrer à celles des autres. Et voilà qu'on me demande de faire comme si j'avais une vie derrière : de la regarder en face, comme si elle n'avait pas disparu, retournée toute dans son Enfer… Autoportrait : rétroportrait. On ne se voit qu'en regardant dans son propre dos. Jamais ce qu'on est, ni ce qu'on devient, mais tout ce qu'on a été… qu'on ne sera plus. J'ai la nostalgie, moi, d'un monde que je n'ai pas encore connu, d'un temps que je n'ai toujours pas vécu, mais pas de ceux qui m'ont vu naître, qui m'ont sans doute *trop vu*. Je ne me retourne pas, je ne me retournerai jamais. Et pourtant…

* * *

Je suis né à Beauport, sur la côte de Beaupré. Dans la beauté : les rives du Saint-Laurent, les contreforts des Laurentides, les chutes Montmorency… Mais la beauté inaperçue, donnée gratuitement, généreusement, de sorte qu'elle ne vaut rien. Comme tout ce qu'on ne paie pas d'un peu de sa vie. La maison est encore là, sur le boulevard des Chutes. J'y reviens peu. Chaque fois que je passe devant, je revois en pensée, près d'un buisson, dans le carré de sable, sur le balcon, un enfant seul, de peu de poids, que la pesanteur des mots allait lester un jour et dont les fictions les plus aberrantes prendraient seules la mesure du peu d'espace qu'il occupait dans le monde.

La poésie ne guérit pas : elle prémunit, elle immunise… Nous injecte le peu de folie qu'il faut pour pouvoir contrer les grandes furies, dont on ne se remettrait jamais. Cet enfant append les mots avec plus d'attention qu'il aura fait l'apprentissage du monde en parcourant les champs, les bois et les battures : Beauport était ce monde, mais tous les continents lui venaient par vagues de mots, rafales de phrases, dans des fables et des romans, des comptines, des chansonnettes, des vers dignes des poètes de sept ans qui portent sur leurs genoux leur bible à la tranche vert chou… Rimbaud passait par là, comme il passe par toutes les têtes de sept ans et plus, qu'il fait tourner dans tous les sens…

Les livres sont rares autour de lui, mais il les trouve : il a un flair puissant pour découvrir de vastes clairières au sein des forêts les plus touffues. Le monde ? Une jungle. Un ciel couvert. Chaque livre : une éclaircie. Il vit par livres interposés : une vie de vies, qui double la sienne, et la renforce. Il vivra plus, il vivra mieux. Le corps des filles — leur cœur, dedans — est un autre livre qu'il ne comprend pas, qu'il parcourt du bout des doigts année après année, comme les poèmes qu'il se récite sans savoir ce qu'ils veulent dire : que veulent-ils ? que veulent-elles ? Peut-être ne rien dire, peut-être se taire… Il apprendra cela, aussi : taire ce qui fait trop de bruit en lui, qu'il réserve pour après, quand écrire reviendra à publier : faire lire, faire voir… ou faire parler (si peu, si mal).



PIERRE OUELLET

Il parle tout seul, il pense tout seul : il est dans la lune… et encore plus loin. Il soigne la langue, non pas parce qu'il la sent malade, blessée — il aime les fièvres, les écorchures, qui la font sonner comme du chinois, du javanais, sans doute de l'anglais, des borborygmes —, mais parce qu'il aime soigner les gens, les plantes, les animaux : nourrir et abreuver, étancher des soifs, calmer des faims… et la langue est assoiffée, la langue est affamée… dans les bouches par milliers que rien ne rassasie depuis que *Dieu* n'est plus un mot que l'on retient entre ses lèvres, où l'on ne garde plus que le silence, désormais, lourd, épais, profond comme un secret.

* * *

Le reste, la vie d'adulte, n'est que littérature, à la énième puissance : la somme des rêves et des cauchemars dont chaque poème ou chaque roman est le « récit latent » mis au jour à grands coups de pioche dans la nuit noire. Ses livres sont l'agenda secret des longues journées passées à tout *récrire*, où cette obscurité se trouve absorbée, jamais résorbée, dans une langue qui semble étrange parce qu'elle est imprégnée par cette extravagance : vivre, être, avoir été… quand tout, autour de soi, semble s'éteindre à un rythme chaque jour plus rapide.

Parler de « sa » vie, c'est faire entendre ce rythme, le pouls des mots dans le poignet de qui écrit comme s'il s'injectait une dose d'existence trop forte pour sa pauvre histoire, qui n'est plus capable d'en prendre… Heureusement, il y a les livres où tout se peut : les *overdoses* de sens et de non-sens… sérum de vérité ou soluté d'espoir en ce monde sans foi ni lieu où l'on ne vit plus qu'en manque, gavé de leurres et d'illusions, dopé aux songes et aux mirages, unique médecine que nous réserve l'interminable *reality show* que notre Histoire devient. Sortons de cette Histoire, sortons de notre vie chaque jour mise en scène en une biographie plus longue et plus plate que tout ce qu'on a vécu : entrons dans la Légende, entrons dans la Fiction… Entrons dans la Langue où la mémoire et le rêve nous emportent plus loin que notre peu de réalité, qu'ils multiplient comme le pain, le vin, au désir et au besoin, autant dire à l'infini… LQ